Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 43

Artikel: On caïon que roba son voleu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214215

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

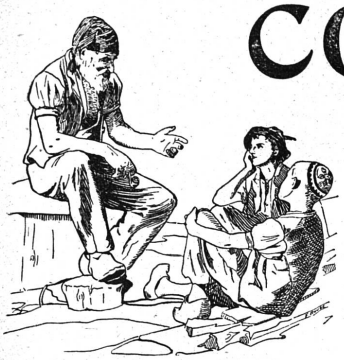
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

56me ANNÉE — N° 43. Samedi 26 octobre 1918.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — *Etranger*, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames**, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 26 octobre 1918. — † Georges Jaccottet. — Quand la guerre sera finie... (V. F.). — Coins de chez nous (Jean des Sapins). — Mon mari. — Tristesses et espoirs. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Tœpffer (suite). — Boutades.

† GEORGES JACCOTTET

Le *Conteur* vient encore de perdre, en Georges Jaccottet, un de ses meilleurs, de ses plus fidèles et de ses plus chers amis. Cette perte lui est très sensible. Jaccottet n'a que fort peu collaboré à notre journal ; les circonstances en sont la cause ; mais il le lisait régulièrement et en suivait avec beaucoup d'intérêt la paisible existence. Il aimait trop, disait-il, son canton de Vaud, pour ne pas aimer aussi le *Conteur*, qui s'efforce d'en perpétuer les caractères distinctifs, bravant l'invasion cosmopolite.

Nous nous associons de plein cœur à tous les regrets qu'ont exprimés nos confrères, de cette mort prématurée, qui prive le pays d'un de ses enfants les plus dévoués et le journalisme vaudois, d'un de ses représentants les plus remarquables et les plus justement aimés et estimés.

Nous prions la famille, si cruellement éprouvée, de notre ami, d'agréer l'expression de notre respectueuse et bien sincère sympathie.

QUAND LA GUERRE SERA FINIE...

Vous êtes bien fière, mamzelle Rose ! Où courez-vous comme ça ?

— C'est vous, madame Julie ? Je ne vous avais pas vue... Donnez-moi votre panier, puisqu'on se trotte du même côté.

— Je veux bien, mais n'allez pas si vite ; je n'ai plus vos jambes, moi, et puis personne ne m'attend à la maison.

— Vos maîtres sont loin ?

— Ils prennent un acompte sur leur voyage de quand la guerre sera finie... Quand la guerre sera finie ! Ils ne parlent plus que de ça.

— C'est comme chez nous : monsieur a promis une auto à madame, le jour où Guillaume se rendra, et il la mènera voir la cathédrale démolie, à Verdun.

— Mais c'est pas à Verdun !...

— Enfin, c'ést par là-bas. Madame tient absolument à Verdun, parce qu'on a eu un interné qui en était et qui les attend... A moi, ça me fera des vacances pour me mettre en ménage.

— J'en suis bien heureuse pour vous, mamzelle Rose... Voyez-vous, j'osais pas vous en parler ; je me disais : « Depuis le temps qu'elle m'a dit qu'elle se mariait, peut-être qu'elle y a renoncé. »

— Mais non, ni Auguste ni moi on n'y renonce ; seulement, madame m'a fait : « Rose, je vous paie votre trousseau, une fois la guerre finie, » et l'oncle à Auguste, son oncle Jules du Gros-de-Vaud, lui a promis trois cents francs pour le même moment ; alors, vous comprenez, on attend...

— Que la guerre finisse !... Et vous gardez votre place de cuisinière ?

— J'ai juré à madame de rester encore une année, à la condition qu'elle m'augmente et que monsieur prenne Auguste comme chauffeur, et ç'a été tout seul.

— Vous en avez, de la chance, mamzelle Rose !

— Et vous, madame Julie, qu'est-ce que vous vous accorderez, quand la guerre finira ? Un nouveau mari ?

— Hé ! ma pauvre, ce n'est plus de mon âge... Moi, tout ce que je demande, c'est de ravoir du pain blanc et qu'on ne me compte plus les morceaux de sucre de mon café.

— Vous n'êtes pas difficile.

— A quoi bon ? Mon frère Antoine, le serrurier de derrière les Cheneaux, est comme moi, il ne lui faut pas tant d'affaires : « Le jour où la paix sera faite pour de bon, toute la famille mangera la fondue chez moi, qu'il m'a dit ; j'aurai le fromage qu'il faudra, et le « clair » aussi ! » Le « clair », je pense que son fils Eugène, celui qui a une place par le Château, en fournira une partie. Avec des commis de son bureau, il est d'une cagnotte dont l'argent, depuis quatre ans, sert à monter une « bibliothèque de cave », comme ils disent. Il paraît qu'ils ont déjà, entre cinq ou six, un demi-millier de bonnes bouteilles. Et ils parlent de sécher ça en huit jours, dès qu'on ne se battra plus ! Mais c'est des vanteries, pensez-vous pas, mamzelle Rose ?

— Hum ! pas si tellement vanteries que ça, si j'en juge par l'oncle à Augute : le jour où mon fiancé m'a présentée, il nous a dit : « Mes petits, vous avez vu mon bossaton de onze et mon caïennet rouge, le Guillaume, comme on l'appelle, eh bien, le jour où la paix se boucle, ils auront tous deux leur compte, et vous nous aiderez à le régler, avec toute la noce ; il faut que, le lendemain, il ne reste plus un morceau de l'un, plus une goutte de l'autre. »

— Ces hommes, quand même ! Tout pour la panse !

— Oh ! vous savez, madame Julie, moi je connais des dames, des toutes grandes dames, qui ne l'oublieront pas non plus, la panse, quand la guerre sera finie.

— Enfin, ce sera l'affaire d'un jour.

— Mettons-en trois, madame Julie ; trois jours de bombance, ça ne sera pas trop, une fois la guerre finie !

V. F.

On caïon que roba son voleu. — Un mauvais drôle qui avait volé un cochon à la foire de X... se défendait devant le juge :

— Ma fâi, monsu lo dzudzo, vo lo deri tot franc. Ié trovâ lo caïon qu'avâi rontu l'étatze, et quand l'é z'u rattrapâïe, n'a pas été quiestion, l'îrè fort qu'on diâstro, peinsâdé, on caïon de trei ceints ; et l'a tant teri que dè sein lo pas que i'ein é étâ lo maître. D'ailleurs clliau que m'ant eimpougnî lo pouant dere, se l'é mè que i'einmenâvo lo caïon, et se n'é pas petou lo caïon que m'einmenâvè.

COINS DE CHEZ NOUS

En Covatannaz.

Le promeneur, qui pour la première fois, monte à Sainte-Croix par les gorges de Covatannaz, est émerveillé de la variété des aspects. A la sortie du village de Vuiteboeuf, le sentier monte brusquement dans les bois, contourne les rochers, surplombe l'Arnon qui écume entre des parois resserrées, puis s'écarte de la rivière dont le grondement devient plus lointain. Mais quand on arrive en haut, avant de pénétrer dans les pâturages, les deux parois de rochers se rapprochent à tel point qu'elles semblent se toucher. Depuis là, l'Arnon n'est plus qu'un petit ruisseau de pâturage dont on peut suivre les méandres jusqu'à sa source.

Au printemps, il roule une eau grise et épaisse. Mais quand la neige a disparu des crêtes du Jura, quand l'herbe pousse et que les arbres se couvrent de feuilles, cette eau devient limpide comme le cristal et sa voix claire et chantante accompagne le voyageur pendant toute la montée.

Les deux rives sont bien différentes d'aspect. La rive droite, couverte de hêtres, de mélèzes et de sapins rabougris, est sombre et solitaire. Le silence n'est rompu que par le chemin de fer dont on aperçoit, au sortir de chaque tunnel, le panache de fumée qui monte vers le ciel. Vue de loin, la rive gauche décrit une courbe régulière. C'est une longue paroi de rochers descendant à pic. Quelques bouquets d'arbustes s'agrippent aux pentes ainsi qu'un vieux gazon brûlé de soleil. De place en place, un orifice de grotte apparaît. Il est pareil à l'entrée d'une de ces nombreuses galeries où l'on exploite la pierre. A mesure qu'on s'élève, d'autres orifices apparaissent encore. Ils sont de dimensions différentes. Les uns sont ovales, d'autres verticaux, horizontaux ou semi-circulaires. Il semble que de ces bizarres anfractuosités de rochers, on va voir sortir, tout comme il y a 4000 ans, les hommes des cavernes qui peut-être vécurent dans ces solitudes.

Ces orifices donnent accès à des grottes peu connues, dont quelques-unes sont impraticables. Trois d'entre elles seulement sont faciles à visiter.

A mi-chemin, on quitte le sentier des gorges ; on traverse l'Arnon sur un pont de fortune et l'on s'approche peu à peu de la haute paroi verticale de la rive gauche. Quelques bouquets de hêtres cachent l'entrée de la première grotte. Il faut monter encore pour atteindre la partie supérieure de l'orifice. Ensuite on se laisse glisser le long d'une perche et l'on arrive sur la plate-forme. Devant soi, on a la forêt, les rochers ensoleillés, le ciel bleu ; derrière soi, la grotte sombre où l'on va pénétrer.

Dès les premiers pas, la vive clarté de la lampe met en relief les divers aspects de la voûte d'où descendent des stalactites tufières aux contours bizarres. Plusieurs atteignent un mètre de longueur et ont, à leur extrêmité, la finesse d'une aiguille ; d'autres, plus larges, ont la forme d'une hache gigantesque dont le tranchant est très